

# La recherche scientifique : solitaire ou solidaire

**Pierre Noreau**

*Président, Association francophone pour le savoir – Acfas*

**Dans une nouvelle connue, « Solitaire ou solidaire », Albert Camus explore les conditions du travail créateur. Il y expose le dilemme de l'artiste qui ne peut s'investir dans une œuvre valable qu'au prix d'un certain isolement. Mais le rayonnement de cette œuvre l'oblige sur un autre front à entretenir des rapports toujours plus serrés avec son public, ce qui en définitive rend impossible la poursuite d'un travail créateur qui convoque tous les ressorts de l'intériorité. Sous plusieurs aspects, le monde de la recherche est traversé par les mêmes tensions.**

Si le travail du chercheur – et, de façon plus large, le travail intellectuel – ne peut se déployer qu'à l'abri des impératifs de la vie quotidienne (et parfois même de la vie collective), sa destinée est tôt ou tard d'influer sur nos conditions de vie et nos modes de pensée. En fait, la destinée de ce travail réalisé dans la discrétion, c'est de sortir du laboratoire. Le chercheur est du coup projeté dans un monde différent : on l'interroge, on l'oblige à se justifier, on critique la portée ou l'usage de ses travaux, on sollicite son approbation ou son point de vue.

Évidemment, dans la réalité, il n'y a rien de plus caricatural que cette idée du chercheur « superbe » dans son isolement. La recherche n'a jamais été le lieu d'une totale retraite, même s'il y a parfois, dans chaque entreprise scientifique ou intellectuelle, un moment nécessaire de solitude pour que la pomme tombe!

La communauté scientifique elle-même est un collectif au sein duquel le scientifique ou le penseur est appelé à tenir une place, sinon à défendre une hypothèse, une approche, une conclu-

sion. Ce qui fait le propre du travail scientifique, comme de tout travail intellectuel, c'est la nécessité de la démonstration. Il s'agit d'une œuvre réalisée en relation avec d'autres. Cet échange constitue une forme parmi d'autres de la délibération.

Mais passé les limites de la communauté scientifique, le chercheur est confronté à un autre auditoire, formé celui-là par les membres de sa propre société. Et les frontières mêmes de cette collectivité de référence s'étendent souvent à l'ensemble des communautés humaines. L'idéal universaliste qui fonde toute entreprise de connaissance porte en lui le germe de ce déploiement.

Le chercheur est dès lors l'objet de toutes les demandes et de toutes les sollicitations. On entend orienter sa recherche dans un certain sens plutôt qu'un autre, et on est prêt à soutenir ses investigations... à certaines conditions. On l'oblige à s'interroger sur les finalités de ses travaux, à intégrer les considérations des groupes sociaux préoccupés de problèmes bien différents de ceux qui traversent ses recherches ou à protéger les intérêts de certains secteurs d'activité (souvent économiques) plutôt que certains autres. Ses travaux s'inscrivent dorénavant dans la « chaîne des valeurs » ; ils constituent un sous-système à l'intérieur du système productif d'un pays ou d'une industrie particulière ; il fait partie d'un certain marché, ou répond aux impératifs d'une certaine politique.

**La recherche au cœur de l'action**  
La grande question posée par les textes de cette section sur l'état de la recherche est celle des liens nécessaires et parfois difficiles qu'entretiennent le monde de la recherche et celui de l'action sociale politique ou économique. À quelles conditions ces liens sont-ils producteurs de questions et de développements nouveaux ? À partir de quel point précis ces liens entrent-ils en contradiction avec le travail scientifique en tant qu'activité sociale particulière et nécessaire ? L'instrumentalisation du travail

---

**Il n'y a rien de plus caricatural que cette idée du chercheur « superbe » dans son isolement.**

---

des chercheurs est-elle toujours le signe de sa justification sociale ? La recherche ne vaut-elle que lorsque l'on en comprend les finalités immédiates ? À partir de quels indicateurs évaluer la pertinence sociale ou économique de la recherche ?

Abordées dans l'absolu, comme un problème « théorique », ces questions ne peuvent trouver que des réponses approximatives. Les termes de l'équation mettant en balance les variables X et Y (*solitaire* et *solidaire*) sont énoncés ; il reste un chemin à tracer. Ce n'est qu'une fois la question posée dans ses dimensions les plus concrètes, celles du

quotidien de la recherche, qu'on peut y apporter une réponse – elle-même se retrouvant constamment ajustée aux contraintes politiques, sociales et économiques du moment. À sa façon, chaque chercheur répond à cette nécessité.

---

**Les travaux des chercheurs en ingénierie sont le produit d'autres travaux, menés, eux, dans le cadre de recherches fondamentales.**

---

Aucun chercheur n'échappe complètement à la société dans laquelle il évolue. Mais il ne faut pas nier les écueils qui jonchent le parcours entre les nécessités de la recherche et sa réappropriation sociale.

**Coopération entre chercheurs et acteurs sociaux**

Sachant que les conditions de diffusion de la connaissance sont en partie liées aux conditions de sa production, on saisit l'importance d'y associer dès le départ ceux qui sont susceptibles d'en être les destinataires. La chose est particulièrement évidente lorsque la demande de recherche vient de ces mêmes destinataires. On comprend cependant que, ce faisant, la pertinence scientifique de la recherche cède à sa seule pertinence sociale ou économique. Pierre-André Tremblay soulève dans ces pages la difficulté des rapports de coo-

pération entre chercheurs et acteurs, et Carole Lévesque reconnaît le défi posé aux chercheurs comme aux acteurs sociaux invités à collaborer à la construction du savoir. Ils nous mettent, chacun à leur façon, en garde contre une conception romantique ou faussement démocratique qui laisserait supposer que la recherche est une activité spontanée à laquelle n'importe qui peut s'adonner. On se demande en effet à quoi serviraient alors les nombreuses années de formation que s'imposent les chercheurs pour y arriver... Ils montrent cependant également la nécessité scientifique de cette proximité – l'importance de développer, au-delà des pratiques et des méthodes de recherche, des modalités de coopération entre chercheurs et acteurs sociaux.

**Une recherche appliquée dans un contexte large**

Dans certains domaines, comme celui de l'ingénierie, ces relations existent depuis longtemps, et les travaux menés au sein des écoles et des départements de génie sont intimement liés à l'activité industrielle, comme le rappellent Augustin Brais et Jean Bélanger. Il s'agit cependant d'un secteur largement centré sur la *recherche appliquée*. Or, l'essentiel des procédés sur lesquels s'appuient les travaux des chercheurs en ingénierie sont le produit d'autres travaux, menés, eux, dans le cadre de *recherches de type fondamental*, et l'association systématique ou exclusive de

l'université et de l'industrie aurait inévitablement pour conséquence, tôt au tard, de réduire la portée des travaux de recherche à la résolution de problèmes techniques immédiats, au détriment d'une compréhension plus globale de l'activité industrielle ou productive. Bien sûr, on règle des problèmes... mais on ne les évite pas. Il arrive ainsi qu'en répondant aux problèmes d'une entreprise particulière, on s'empêche de régler ceux de toute l'industrie! C'est ce que rappellent les auteurs. Dans le domaine des sciences sociales, il en va de même si, répondant aux demandes très précises d'une communauté particulière, on s'empêche de réfléchir plus globalement, et sans complaisance, à sa destinée.

**La part « citoyenne » de la recherche**

La chose est plus difficile encore lorsque la demande sociale est imprécise ou peu informée, et encore davantage lorsque la

militants rompus au débat public, le chercheur court le risque de devoir dire parti... sinon d'être pris à part.

On comprend facilement en qu'il résulte de la recherche peuvent l'objet de la délibération publique. Le chercheur (souvent interpellé comme « expert ») doit y développer sa propre stratégie d'intervention, étant entendu qu'il n'est pas toujours possible de « se tenir sur ses mains ». Le chercheur double ici du « citoyen », un citoyen informé travaillant à partir de faits et de données. C'est la condition nécessaire à sa contribution scientifique au débat public. C'est encore là une position difficile à tenir, et on cherche encore un équilibre susceptible de permettre un équilibre citoyen serein, dans tous les secteurs tributaires d'une véritable connaissance scientifique, à défaut de quoi tout fonctionnement public ne peut être que de nature idéologique. C'est ce que rappelle ici le texte d'Eve Seguin.

**Quelle recherche pour quelle société?**

Des problèmes du même ordre se posent dans tous les secteurs traversés par les intérêts politiques ou économiques, notamment lorsque les deux se trouvent confondus! On ne parle plus alors d'idéologie, mais d'argent. Or, la recherche exige souvent des moyens considérables, de sorte qu'un lien tacite existe toujours de lier les entreprises de recherche et les entreprises économiques... ou politiques. On assiste à

---

**Aucun chercheur n'échappe complètement à la société dans laquelle il évolue.**

---

la recherche aborde une question ou un secteur traversé par le mouvement des idées ou par les mouvements sociaux. Entre l'opinion publique (celle de tout un chacun) et les prises de position idéologiques, mais souvent documentées, de

par mimétisme à la transposition, dans le milieu de la recherche, de pratiques identifiées jusque-là au monde des affaires: le lobbying auprès des autorités publiques, par exemple. Le chercheur emprunte alors à une rhétorique – à une argumentation et à des justifications – qui n'a plus rien à voir avec les besoins réels ou les visées essentielles de la connaissance. Répondre à l'agenda politique devient une nécessité de la recherche. Or, ce positionnement entre en contradiction directe avec la fonction critique de la connaissance et avec les procédures de validation que le milieu scientifique s'est imposées au

cours des 30 dernières années. Il ne s'agit évidemment que d'une dimension parmi toutes celles qui lient la science et la société, mais encore là, la fonction scientifique se trouve interpellée dans ses fondements. C'est la question posée par le texte d'Yves Gingras.

Quelle recherche pour quelle société? C'est, d'une certaine façon, la question posée par l'Acfas dans cette édition de *L'état du Québec*. C'est du moins la condition d'une véritable société du savoir, et d'une recherche capable de trouver un équilibre entre solitude et solidarité.